

SE VEND A PARIS,

Chez TREUTTEL et WURTZ, rue Bourbon, n° 17;

Et aux adresses suivantes :

DELAUNAY, Palais-Royal, galerie de bois;

JANET, rue Saint-Jacques, n° 59;

LENORMANT, rue de Seine, n° 8, faubourg
Saint-Germain.

PÉLICIER, Pal.-Royal, galerie des offices, n° 10;

A STRASBOURG,

Chez TREUTTEL et WURTZ, rue des Serruriers, n° 30.

A LONDRES,

Même maison de commerce, 30 Soho-square.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ,

IMPRIMEUR DU ROI,

rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Almanach

des Dames,

Pour l'An 1826.



Delin. et sculp.

A TUBINGUE, Chez J. G. Cotta, Libraire.
A PARIS, Chez Treuttel & Würtz, Libraires,
Rue de Bourbon, N^o 17.

LA SUITE

DU VIEUX CRIEUR DU RHONE.

Le vieux crieur alloit contant l'histoire
Du foible enfant vers le Rhône égaré :
Un vieux soldat, tout cuirassé de gloire,
En l'écoutant sous son casque a pleuré.

« Ce n'étoit plus quand l'été se couronne
De rayons d'or, de pampres et de fleurs :
C'étoit au temps où l'hiver s'environne
De longues nuits et de mornes couleurs.
Ce n'étoit plus quand ma voix lamentable
Cria par-tout l'enfant, sans l'obtenir :
Mais aux mères toujours ce triste souvenir
Apparoissoit lugubre et redoutable.

« Celle que l'on crut morte en ses cris superflus,
Qu'on emporta le soir, de larmes épuisée...
Elle vit; mais, semblable à sa plainte brisée,
Sa mémoire au malheur ne se réveille plus.

La moisson, le rivage, et le Rhône rapide
 Dans ses esprits confus ne viennent plus s'offrir :
 Ainsi se trouble une eau limpide
 Dont la source va se tarir.

« Ses yeux sans s'étonner ont revu sa demeure,
 Où la foule a suivi ses pas,
 On l'entoure, on frémit, on pleure ;
 Elle seule ne pleure pas.
 Dieu la bénit d'un long délire :
 Son fils est là, dit-elle... il dort ;
 Elle a rapporté son sourire
 A son fils... que l'on cherche encor !

« Balançant un berceau dans ces nuits rigoureuses,
 Seule, elle dit encor : Les mères sont heureuses !
 Seule, elle ne sait plus son malheur si récent :
 Calme, elle n'offre à Dieu qu'un cœur reconnoissant.
 A travers le rideau que sa main vient d'étendre,
 Elle entend respirer l'enfant dans son sommeil :
 Qui voudroit l'arracher à cette erreur si tendre ?
 Elle écoute son souffle, elle attend son réveil.
 Ah ! ne soulevez pas ce rideau qui l'enchanté,
 Pareil au voile épais tombé sur sa raison :
 L'enfant, s'il vit encore, est loin de sa maison,
 Et près d'un berceau vidé elle prie... elle chante.



« Dans sa vague tristesse on la voit tout le jour,
 Et sans nous reconnoître à peine,
 Contre son sein bercer une ombre vaine
 Et lui parler avec amour.
 Durant la nuit, tranquille et demi-nue
 Auprès des feux négligés et mourants,
 Elle charme sa veille au berceau retenue,
 En regardant courir les nuages errants.

« Un soir, la lune absente abandonne la terre
 Au sombre autan qui règne avec fureur ;
 Des éléments la lutte austère
 Glace les sens d'une muette horreur ;
 On ne voit plus que de foibles lumières ;
 Les chiens hurlants menacent les chaumières ;
 L'eau dans sa chute entraîne l'arbrisseau :
 De cette mère, immobile et charmée,
 La foible main s'endort sur le berceau
 Que semble suivre encor sa paupière fermée.

« Paix ! elle dort pour la première fois
 Depuis le jour éteint dans sa raison perdue,
 Qui la laissa sur la terre étendue,
 Sans souvenir, sans larmes, et sans voix.
 Mais l'ouragan dont gémit la nature
 Semble jaloux de cette longue erreur ;

Dans son sommeil il souffle la terreur !
Et de son sein réveillant la torture,
Y jette un cri dès long-temps expiré :
« Rendez, rendez l'enfant dans la foule égaré ! »
Comme l'écho frappé d'une clameur terrible,
Sa raison qui renaît répond au cri d'effroi :
« Rendez, rendez l'enfant, rendez... » Réveil horrible !
Ce berceau découvert, il est vide, il est froid.

« Pâle, muette, en ses larmes glacée,
Elle repousse et combat sa pensée ;
Puis elle dit, en se cachant les yeux :
« Je reconnois la terre, et j'ai perdu les cieux !
« Dieu des mères ! mon Dieu ! vous savez s'il respire.
« Rendez-le, guidez-moi... Je ne sais où : j'expire.
« Il n'est plus là... Je n'y puis plus rester.
« Eh bien ! puisque la mort ne veut pas m'arrêter,
« J'irai par les chemins traîner, finir ma vie. »

« Et le jour, sur la neige on reconnoît ses pas ;
Elle étoit douce et foible, on ne l'observoit pas,
Et personne ne l'a suivie ;
Dans les sentiers déserts Dieu seul l'entend gémir ;
Mais l'aiglon a cessé de frémir.

« Elle marche, elle dit : « Je veux voir la chapelle

« Qu'au temps de la moisson j'embellis une fois,
« Où mon fils... jour trompeur qu'à présent tout rappelle,
« Sur ma voix, qui chantoit, vouloit former sa voix.
« J'y porte son berceau; c'est mon dernier hommage,
« Douloureux pour sa mère, inutile pour lui;
« Ce n'est plus qu'un tombeau que j'y vois aujourd'hui,
« Et dans mon ame en deuil j'offrirai son image.
« Des fleurs... je n'en ai plus... ah ! j'ai trop peu de temps ;
« On meurt jeune sans l'espérance ;
« Mais tant que je vivrai, fut-ce jusqu'au printemps,
« J'y viendrai cacher ma souffrance ! »

« Alors un saint pasteur, triste de souvenir,
Prend le berceau léger qu'il promet de bénir.

« Une autre femme approche en sa misère errante ;
Sa voix n'a qu'un accent qui murmure : « Donnez ! »
Elle indique un enfant aux regards consternés,
Et cet objet voilé la rend plus déchirante.

« Femme, dit l'autre mère, il faut vous secourir ;
« Vous cachez un enfant : sa misère est affreuse !
« Ne souffrez pas pour lui, femme ! soyez heureuse.
« Moi, je n'ai plus d'enfant... moi, je n'ai qu'à mourir ! »

« Un cri perçant rompt cette plainte amère,
Et le lambeau s'agite, et le cri dit : Ma mère !

Et la mère éperdue a saisi son enfant,
 Et l'affreuse étrangère à peine le défend;
 Elle fuit, elle roule au bas de la montagne,
 Et, comme un noir corbeau, se perd dans la campagne.
 La véritable mère écarte les lambeaux;
 Ses yeux long-temps éteints, pareils à deux flambeaux,
 S'allument. « C'est mon fils !... qu'il est pâle ! » Elle tombe :
 Sous l'excès du bonheur la nature succombe.

« Car on diroit que créés pour souffrir,
 Nous ne pouvons qu'à peine être heureux sans mourir.
 Mais l'enfant la caresse ; il la rappelle, il pleure ;
 Il arrête son ame aux lèvres qu'il effleure,
 Et son corps délicat, par sa mère entouré,
 Palpite et tremble encor d'en être séparé.
 « Ne tremble plus, c'est moi. Vois-tu, je suis ta mère :
 « Oh mon fils ! C'est mon fils, regardez-le, mon père ;
 « C'est mon fils ! ce n'est plus son fantôme trompeur ;
 « C'est mon enfant qui m'aime et qui vit sur mon cœur. »

« Le pasteur pour le voir se courbe devant elle ;
 Il sent couler ses pleurs à son récit fidèle :
 Elle dit tout en paroles de feu.
 De baisers, de sanglots son récit se compose :
 En vain pour sa vengeance elle bégaie un vœu ;
 Sortira-t-il du cœur où son fils se repose ?

Sans doute il a souffert, l'enfant infortuné !
Sans doute... Il vit encor ; sa mère a pardonné.

M^{ME} DESBORDES VALMORE.

L'AUMONE.

A MADAME ***.

Ce que vous donnez en mon nom vous
sera rendu au centuple par mon père.
(Évangile.)

Voici venir, mes sœurs, le dernier mois d'automne ;
Un beau jour, maintenant, est rare et passager :
Le pauvre, demi-nu, des premiers froids s'étonne ;
Travaillons pour le soulager.

Toi, reprends, Aglaé, l'aiguille intelligente
Qui nous rend nos bouquets de fleurs ;
Toi, la navette diligente
Qui marie, en courant, leurs soyeuses couleurs.

Donnez-moi mes pinceaux ; la nature éveillée
Se dégage de l'ombre, et rit de toutes parts ;

LA GUIRLANDE

DE ROSE-MARIE.

Te souvient-il, ma sœur, du rempart solitaire
Qui présentait l'Éden à nos premiers desirs ?
Te souvient-il aussi qu'en passant sur la terre ,
Une jeune beauté rioit à nos plaisirs ?
Son dixième printemps la couronnoit de roses.
Marie étoit son nom ; Rose y fut ajouté.
Pourquoi ces tendres fleurs , dans leur avril écloses ,
Tombent-elles souvent sans atteindre l'été ?

Tu sais , ma sœur, tu sais qu'elle étoit belle :
Tous les enfants cherchoient à l'embrasser.
Quand son regard venoit nous caresser,
Pour la voir plus long-temps nous courions après elle .
Avec des cris d'amour nous arrêtions ses pas ,
Sa fuite dans nos bras n'avoit plus de passage ;
Elle disoit : « Cessez ! j'aimerai la plus sage ;
Et nous rompons sa chaîne , et nous parlions plus bas . »

Bientôt elle eut douze ans : j'étois plus jeune encore,
 Quand le malheur entra dans notre humble maison.
 J'allai lui dire adieu : sa voix, frêle et sonore,
 Du haut du vieux rempart cria deux fois mon nom.
 Elle avoit dit : Déjà ! Sa surprise timide
 A ce déjà plaintif n'ajouta qu'un baiser.
 Hélas ! elle pleuroit ; sa joue étoit humide,
 Et je pleurai long-temps sans vouloir m'apaiser.

C'est que l'exil est triste ; il fait rêver l'enfance.
 Le jeune voyageur n'a d'ami que le ciel ;
 Il erre sans asile, il pleure sans défense,
 Comme un oiseau perdu loin du nid paternel :
 Son ramage se change en plaintes douloureuses ;
 Des oiseaux inconnus les cris le font frémir,
 Et même en retournant sur des routes heureuses
 S'il veut chanter, long-temps il semble encor gémir.
 A ses regrets en vain la patrie est rendue :
 L'orage a dispersé la couvée éperdue ;
 Ses frères sont partis ; le nid même est tombé :
 En s'envolant, peut-être un d'eux a succombé.

Mais je reviens, je vole, et je cherche Marie ;
 Je cours à son jardin, j'en reconnois les fleurs :
 Rien n'y paroît changé. Cette belle chérie
 Comme autrefois, sans doute, y sème leurs couleurs.

Je l'appelle, j'attends... Sa chambre est entr'ouverte.
 Voilà sur son chapeau sa guirlande encor verte ;
 Joyeuse, je palpite, et j'écoute un moment :
 Sa mère sur le seuil arrive lentement.
 Oh ! comme elle a vieilli ! que deux ans l'ont courbée !
 La vieillesse, vois-tu, traîne tant de regrets !
 Elle relève enfin sa paupière absorbée,
 Me regarde, et ne peut se rappeler mes traits.
 Où donc, lui dis-je, est Rose ? où donc est votre fille ?
 A-t-elle aussi quitté sa maison, sa famille ?...
 Elle s'est tue encore, et, se cachant les yeux,
 D'une main défaillante elle a montré les cieux.
 A ses gémissements ma voix n'a pu répondre.
 Le jardin me parut en deuil.
 Je sentis mon ame se fondre,
 Et mes genoux trembler en repassant le seuil.

J'allois... je demandois... Ta sœur, presque étrangère,
 Cherchoit seule un objet qu'on avoit vu si beau.
 Hélas ! les pieds légers évitent la fougère,
 Qui croît à l'entour d'un tombeau.
 La mort et le malheur épouvantent la vue :
 On passe en courant devant eux.
 Que devient l'infortune à la fuite imprévue
 D'un ami distrait ou honteux ?
 Parmi tous les témoins de ma première aurore,

Le vieux rempart lui seul sembloit m'aimer encore :
 Le soleil d'autrefois brilloit sur mon chemin ;
 Mais personne , ma sœur, ne me pressa la main.
 Les jeux avoient cessé pour moi , pauvre et craintive ;
 Et celle qui pleura de nos premiers adieux ,
 Qui m'eût tendu les bras dans sa pitié naïve ,
 Ne vint pas essuyer mes yeux !

J'ai trouvé dans un champ sa nouvelle demeure ;
 Je l'ai nommée encore en tombant à genoux.
 Oh ! ma sœur ! à douze ans se peut-il que l'on meure !
 Quoi ! moins que sa guirlande elle a vécu pour nous !
 Nulles fleurs ne couvroient cette vierge endormie :
 Elle aimoit les fleurs autrefois.

Tout est triste au tombeau de notre jeune amie ;
 Un chapelet d'ivoire en orne seul la croix.
 Comme on nous vit l'attendre au seuil de sa chaumière
 Pour l'entourer de notre amour,
 On verra, par mes soins , quelques feuilles de lierre ,
 De son dernier asile embrasser le contour.

M^{me} DESBORDES VALMORE.

A MA SOEUR.

Que veux-tu, je l'aimois, lui seul savoit me plaire ;
Ses traits, sa voix, ses yeux lui soumettoient mes vœux ;
Tendre comme l'Amour, terrible en sa colère...
(Plains-moi, connois-moi toute à mes derniers aveux.)
Je l'aimois ! j'adorois ce tourment de ma vie ;
Ses jalouses erreurs m'attendrissent encor !
Il me faisoit mourir, et je disois : j'ai tort ;
A douter de moi-même il m'avoit asservie.
Toi ! tu n'aurois pu voir ses pleurs sans me haïr ;
Sans pleurer avec lui tu n'aurois pu l'entendre ;
Oui, j'accusois mon cœur que tu connois si tendre ;
Oui, je disois : j'ai tort, en me sentant mourir.

Ainsi l'humble roseau tourmenté par l'orage,
Sous un ciel menaçant incline son courage,
Et se relève encor d'un souffle ranimé :
Je retrouvais la vie en son regard calmé.
Pas une plainte alors de sa voix consolante
N'osoit troubler l'accent qui reprenoit mon cœur ;
Et comme lui, soumise, et ravie et tremblante,

De cet orage éteint j'oubliois la rigueur.

Quel doux ravissement, Dieu ! quel muet délire,

Quand son front se cachoit sur ce cœur éperdu,

Qu'il demandoit pardon, qu'il m'étoit tout rendu,

Que je sentois ses pleurs mêlés à mon sourire !

Je n'avois pas souffert, il pleuroit. Mais, ma sœur,

Je ne parlerai plus de ses torts, de ses larmes,

Ses torts où tant d'amour répandoit tant de charmes :

Je n'ai plus qu'à subir sa tranquille douceur.

Sa douceur, l'inflexible ! oh ! comme il m'a punie

De l'empire d'un jour,

Où périt mon bonheur, dont la paix fut bannie,

Et qu'irrité de craindre il détruit sans retour.

Sans retour ! le crois-tu ? dis-moi que je m'égare,

Dis qu'il veut m'éprouver, mais qu'il n'est point barbare,

Dis qu'il va revenir, qu'il revient... trompe-moi,

Mais obtiens qu'il me trompe à son tour comme toi.

Va le lui demander, va l'implorer... demeure :

L'orgueil est entre nous, il glace, il est mortel.

N'est-ce pas qu'il me fuit, et qu'il faut que je meure ?

N'est-ce pas que je souffre, et que l'homme est cruel ?

Ne l'accuse jamais. Songe que je l'adore,

Puisque je vis encore :

Avant qu'à le trahir j'accoutume ma voix,

Ma sœur, j'aurai parlé pour la dernière fois.

Tout change, il a changé; d'où vient que j'en murmure?
 Pourquoi ces pleurs amers dont mon cœur est baigné?
 Que l'amour a de pleurs quand il est dédaigné!
 Tout change, il a changé, c'est là sa seule injure.
 Et s'il fuit un bonheur qui n'a pu le toucher,
 Ce n'est pas à l'Amour à le lui reprocher :
 Tes yeux seuls, pleins de moi, s'il daigne un jour y lire,
 Lui diront mes adieux que je n'osai lui dire.
 Ton nom, comme un écho, lui parlera de moi;
 Qu'il soit ton seul reproche en ta douleur modeste,
 Ah! je l'en défendrais contre tous... contre toi,
 Du peu de force qui me reste.
 Imite mon silence; un stérile remord
 Ne ralluma jamais une flamme épuisée.
 En oubliant qu'il l'a causée,
 Dans son étonnement il pleurera ma mort.

Ma sœur, j'ai vu la mort à la triste lumière,
 Qui passa tout-à-coup dans le fond de mon cœur,
 Un soir qu'il m'observoit, roulant sous sa paupière
 Je ne sais quoi d'amer, de sombre et de moqueur.
 Oh! que l'ame est troublée à l'adieu d'un prestige!
 L'épi touché du vent tremble moins sur sa tige,
 L'oiseau devant l'éclair est moins saisi d'effroi;
 Je sentis qu'un malheur tournoit autour de moi.
 Pour la première fois, dans sa cruelle adresse,

Jouant avec mon cœur qu'il déchiroit... hélas !
Il parloit de bonheur sans parler de tendresse ;
Il parloit d'avenir , et ne me nommoit pas !

Sa main qui refusoit comme lui de m'entendre
S'éloigna de ma main :

Ses yeux qui tant de fois me prioient de l'attendre ,
Ne disoient plus demain !

Pâle, presque à genoux, suppliante, craintive,
J'ai dit... je n'ai rien dit, mais on entend les pleurs ;

Et ce morne silence où parlent les douleurs,
Ce cri, près d'entr'ouvrir le sein qui le captive,

Tout en moi tout parloit : il n'a pas entendu,
C'en étoit fait, ma sœur ; de mes larmes suivie,
Je repris la raison sans reprendre la vie !

J'écoutai... de ses pas le bruit s'étoit perdu,
J'étois seule. Un enfant qu'abandonne sa mère,

Dont la voix s'est brisée en une plainte amère,
Qui l'attend immobile, interdit, sans couleur,

Trouve un aspect moins triste à son premier malheur ;
Un poids moins douloureux étouffe la pensée

Dans son ame oppressée ;

Un fantôme moins noir l'épouvante et l'atteint,

Lorsqu'à ses yeux en pleurs l'espoir... le jour s'éteint.

Le voilà donc fini, mon court pèlerinage.

Ciel! que le sien plus beau soit ombragé de fleurs;
 Et loin de le punir de mes tendres malheurs,
 Qu'un suave laurier couronne son bel âge...

Qui fait fuir dans son nid cet oiseau palpitant?
 De ma dernière nuit c'est l'ombre avant-courrière.
 Vois, comme en s'élevant de la noire bruyère,
 Aux fleurs de ma fenêtre elle monte et s'étend:
 Embrasse-moi, ma sœur, car son aile invisible
 M'a touchée et m'entraîne en un sommeil paisible;
 Ce rayon qui s'enfuit, non, ce n'est plus le jour;
 Ce n'est plus le malheur, non, ce n'est plus l'amour;
 C'est ma dernière nuit. Déjà froide comme elle,
 Ma mémoire n'est plus qu'un miroir infidèle:
 Oui, tout change, ma sœur, tout s'efface, et je sens
 Que la paix... ou la mort a coulé dans mes sens.

M^{ME} DESBORDES VALMORE.

MM.

L'Oubli, élégie.	Page
SIGOYER (Antonin de). — Le Pêcheur de l'Adriatique, élégie.	215
STASSART (le baron de). — A madame de ***.	141
S. (M. le comte de) — La Montre et le Cadran solaire.	45
Le Marteau et le Clou.	17
	62

T.

TALAIRAT. — Le Sacre de Charles X, cantate.	I
François I ^{er} .	29
Impromptu.	113
Lise et Lycas, idylle.	134
TASTU (madame Amable). — L'Écho de la harpe.	114
La jeune mère mourante.	122
TERRESSON. — Fragment d'une hymne d'Orphée.	130
Le parti le plus raisonnable, épigramme.	155
TURQUETY (Ed.). — Emma, ballade.	177

V.

VALMORE (madame Desbordes). — La suite du vieux Crieur du Rhône.	96
La Guirlande de Rose-Marie.	166
A ma sœur.	194
VIGNY (le comte Alfred de). — Dolorida.	156

ANONYMES.

Épigramme.	13
Les deux Ménageries.	71
Épigramme.	93
Épigramme.	116

